

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



1960 : un instantané en cinq oeuvres

Yves Beauchesne

Volume 14, Number 2, Fall 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13138ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beauchesne, Y. (1991). 1960 : un instantané en cinq oeuvres. *Lurelu*, 14(2), 28–29.

1960 : un instantané en cinq œuvres

Cette chronique veut agir, modestement, comme mémoire d'une littérature qui se fait et dont les racines, pourtant récentes, sont trop souvent ignorées. L'année 1960, donc. Une date symbolique entre toutes dans l'évolution de la collectivité québécoise. Et à plusieurs égards. À quoi donc ressemblait la fiction pour la jeunesse au moment où s'amorçait le virage de la révolution tranquille ? Quelles images du jeune y proposait-on ? Dans les douze titres que j'ai recensés¹, j'en ai retenu cinq dont je ferai une relecture dans ces pages. Une relecture qui s'attardera inévitablement au contexte sociologique reflété dans les textes tout en tentant, cependant, de prendre le pouls global d'une production. En somme, un instantané qui devrait faire ressortir les traits significatifs de cette année 1960.

Quand voyager était toujours exotique

Prendre l'avion, traverser l'Atlantique sont devenus aujourd'hui choses courantes, presque banales. Mais, en 1960, cela représentait une aventure de taille et une expérience réservée à quelques-uns seulement. C'est ce que raconte *Un billet pour l'Espagne*² où Céline, jeune fille absolument parfaite à tous points de vue, vient de gagner le billet qui lui permettra de vivre «un vrai conte de fée vingtième siècle»... Mais cela ne se fera pas sans problème. On ne laisse pas partir ainsi une adolescente vers l'Europe en 1960, et cela, même si elle fait partie d'un groupe bien organisé, chaperonné et parrainé par un Jésuite ! Le père de Céline, figure autoritaire par excellence, s'y oppose carrément. La mère ne manque pas de se soumettre à la décision du «maître». C'est finalement le frère aîné qui permettra à l'héroïne d'entreprendre son voyage. En effet, brave et protecteur à souhait, le jeune homme se joindra au groupe et pourra ainsi surveiller sa fragile sœur dans son périple. Ce roman est en fait un récit-prétexte pour livrer une somme considérable d'information sur l'Espagne et le Portugal. On nous y fait découvrir la culture, les usages, les monuments et la cuisine de ces pays. On ne nous épargne aucun détail : des produits en vente dans les grands magasins au rituel de la corrida. L'itinéraire est précis, et nous le respectons à la minute près : Madrid, Barcelone, Îles Baléares, Lisbonne, Fatima et les Açores. L'auteure maî-

trise constamment le déroulement narratif afin de faire passer «sa matière». Les personnages n'ont que très peu d'autonomie et encore moins de réalité. Ils se meuvent comme des marionnettes. Ils sont sommairement caractérisés à travers quelques traits : la coquette, la jeune fille parfaite, la dame distinguée, le jeune homme élégant et séduisant. Ils sont condamnés au rôle qui leur est attribué au départ. Sans évolution psychologique, sans conflit à résoudre, le roman ne peut exister que par la description et l'anecdote. Un petit courant romantique circule cependant tout au long des pages – rien de passionné ou d'enflammé, n'ayez crainte – sans doute afin de rendre le texte plus alléchant pour le public cible. La géographie s'apprend mieux... sur fond de page romantique. C'est l'époque où une héroïne peut confier sans hésiter qu'elle veut «garder son cœur tout neuf, jeune et pur, pour le grand amour, ou... le saint amour», c'est l'époque où Dieu baigne tout et où «les pensées ne manquent pas de monter en flèches [sic] vers le Ciel»... En somme, un excellent journal de voyage, bien documenté et sans doute fort intéressant à lire en 1960. Cependant, le récit est pauvre, les valeurs sont corsetées, et les rôles dans lesquels sont enfermés filles et garçons sont pour le moins étouffants et franchement artificiels. C'était l'époque où la lecture, pour être saine et valable, devait être avant tout une occasion d'apprendre des choses et d'apprendre comment se comporter correctement.

Les yeux de la vie

M.-A. Grégoire-Coupal sait raconter. Son écriture est directe et à peine touchée par le temps. Son recueil m'a séduit tout à fait. *Des yeux noirs, des yeux bleus*³ présente dix nouvelles bien construites et bien rythmées où les personnages sont authentiques et l'action bien menée. J'en ai retenu trois qui s'apparentent par le sujet et qui, chacune à leur façon, transmettent à travers une petite scène bien croquée une image saisissante de la vie : tantôt douce, violente ou imprévisible, tantôt étonnamment cruelle et désirable. Les trois textes que j'ai retenus parlent de la déception, de la peine et de ces petites trahisons sans lesquelles nous ne pouvons pas atteindre l'âge adulte. «L'évasion de Lili» raconte la révolte d'une aînée de douze ans condamnée à prendre soin de ses frères et sœurs, et qui se sent prisonnière de ses devoirs et de sa vie besogneuse. Elle décide de s'enfuir et de se réfugier chez de lointains cousins qui, eux, sauront l'aimer, la cajoler et l'apprécier. Sur-

vient alors un événement qui permettra à l'adolescente de prendre la mesure de son bonheur et d'en devenir consciente... L'atmosphère chaude, brillante et odorante de la campagne en plein été y est rendue de façon remarquable. Et le personnage de l'héroïne est attachant et vrai. «Fille d'habitant» est un texte construit en deux temps : le premier est doux et enveloppant pendant que le second est amèrement cruel. On y présente l'hypocrisie profonde de certains êtres et les injustices inévitables qui naissent de l'existence des classes sociales. Mais, plus profondément, c'est le récit de cette première et inévitable trahison dont nous sommes tous victimes tôt ou tard, et celui de la perte de l'innocence devant la vie. Convaincant. «La princesse désarticulée» met en scène une jeune femme qui vit avec sa mère. L'incident déclencheur est somme toute banal : la mère a reçu la visite, ce jour-là, d'une cousine accompagnée de sa fille. Afin d'amuser l'enfant, l'hôtesse va chercher dans un coffre la vieille poupée qui avait fait la joie de sa propre fille. Et la lui donne au moment du départ. Cet événement provoquera une profonde prise de conscience et une réaction inattendue chez la jeune femme. C'est son passé qu'on lui a volé, c'est son enfance qui s'est enfui... Vieillir n'est pas toujours facile, et les émotions qui nous habitent alors sont parfois étonnantes. L'héroïne nous le fait vivre. *Des yeux noirs, des yeux bleus* est une œuvre solide, certes marquée par une époque, mais dont la force symbolique des textes est toujours éloquente.

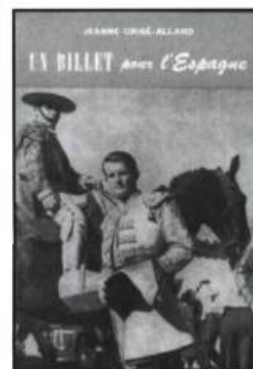
L'aventure à fond de train

Yves Thériault est un fin conteur. Il sait mener une intrigue et tenir son public en haleine. Il maîtrise les techniques propres au récit d'aventure. J'ai retenu les deux romans qu'il a fait paraître en 1960 dans la collection «Les ailes du Nord». Ce ne sont pas des textes très denses ou particulièrement réussis ; la trame en est souvent lâche et on ne peut s'empêcher de sentir un certain bâclage à l'occasion. Il n'en reste pas moins que ces deux romans sont intéressants ; des récits-détente qui se consomment vite et bien, et qui, malgré leurs faiblesses, réussissent à intéresser jusqu'au dénouement. *La loi de l'Apache*⁴ présente des personnages dont la psychologie est fort simplifiée. Le récit est cousu de fil blanc et montre bon nombre d'éléments invraisemblables. L'auteur explique beaucoup et véhicule sans ambages le puritanisme qui caractérise l'époque. Malgré tout cela, ce texte tient en

haleine, et le décor qui est présenté – la région de Mistassini – est rendu de façon convaincante. Ça sent la forêt, l'aventure et la vie primitive. De plus, la mythologie entourant les avions (ne l'oublions pas, nous sommes en 1960!) a dû contribuer largement au succès de cette série. Un nouveau pilote, Bob Gravel, y entre au service de Transport Aérien Mistassini. Excellent travailleur, il ne manque pas de plus d'éveiller l'amour de la fille du patron, la jeune Lise Boivin... Un jour, un homme étrange se présente et exige d'être conduit à Montréal sur-le-champ. Il prend la jeune fille en otage... C'est le fils de Boivin, Yvon, qui sauvera la situation: il «empruntera» un avion, poursuivra celui piloté par Bob Gravel et réussira sans trop de difficulté, il faut le dire, à arrêter le criminel et à sauver sa sœur! Pour un héros, c'est un héros... Nous avons droit à une scène très réussie au moment où les deux avions se pourchassent. Le dénouement est cependant invraisemblable. En somme, un récit au rythme bien marqué, des rebondissement intéressants et la nature sauvage québécoise rendue de façon éloquente. *L'homme de la Papinachois*³ est un roman où les hommes – et uniquement eux – sont les héros. Les Amérindiens et les femmes sont relégués au rayon des stéréotypes. Le contexte est le même que dans le roman précédent. Boivin reçoit, cette fois-ci, un appel au secours. Quelqu'un a vu des signaux de fumée entre le lac du Dégelis et le lac Daniel, et lui demande de répondre à ce cri de détresse. Son avion ne tarde pas à décoller. Le valeureux pilote n'y trouve cependant personne. Et pourtant, grâce à Paul Provencher et à un Montagnais, le mystère peu à peu s'éclaircira. On finit par trouver l'homme qui avait lancé l'appel au secours. Commence alors une aventure qui nous amène à Montréal et qui révèle les dessous d'une sordide prise d'otages. L'écriture est égale du début à la fin. Les séquences s'enchaînent bien, et on se laisse prendre au jeu. Les mouvements dans l'espace, du camp des Boivin au penthouse du vilain à Montréal, créent un rythme intéressant. Dans ces deux romans, l'auteur a le mérite de camper ses personnages dans un décor québécois et de donner à l'aventure une place de choix au moment où les récits n'étaient souvent que prétexte à véhiculer certaines valeurs et modes de comportement acceptables aussi bien moralement que socialement.

Avant toute chose, la morale

*Les vacances de Chantal*⁶ sonne faux de la première à la dernière page. Les personnages sont idéalisés et dépourvus de toute réalité. L'héroïne est «charmante, intelligente et bonne». Elle se rend passer ses vacances chez l'oncle Henri, «un brave cultivateur», évidemment. Nous assistons aux petites aventures de «la plus heureuse petite fille de la terre». En outre, chaque petit épisode qui nous est raconté, chaque anecdote, devrais-je dire, est inévitablement porteur d'une morale. Des exemples? «Moi



aussi je viens de la terre et je retournerai à elle...»; «La guêpe n'a pas mal agi. Elle m'a puni parce que j'essayais de faire du mal aux autres...»; «Le bon Dieu est partout...» Le ton est mielleux et condescendant du début à la fin. On a presque l'impression que ce recueil de petites scènes estivales a été conçu comme un supplément divertissant au *Petit Catéchisme*... La nature est un grand livre, et il nous parle de la vertu de Dieu à chaque page. Voilà l'essence de ce livre. En prime, les chasseurs de stéréotypes et de préjugés sociaux seront comblés. Le chapitre XVI, intitulé «Conversation», aborde la question d'une nouvelle famille installée au village. Des Chinois. Le dialogue final mérite d'être reproduit en entier tant il représente les excès (bien gênants) d'une certaine époque.

– En tout cas, ajoute Monique, il y a des Chinois qui sont méchants. Les sœurs de l'Immaculée-Conception ont été chassées de la Chine et les missionnaires aussi.

– Qui te l'a dit?

– Notre maîtresse de classe. Mais il faut dire qu'elle a ajouté: «C'est notre devoir de les aimer quand même parce qu'ils sont notre prochain.»

Dans ma petite école de Trois-Rivières, en 1960, les victimes étaient les francs-maçons. Mais le discours de la maîtresse était tout aussi révoltant... Littérature: miroir souvent dérangeant d'une époque...

Voilà un instantané d'une année importante dans notre évolution collective. Une production – comme celle de chaque année qui suivra – où le meilleur côtoie le pire. Une production-miroir d'une certaine société et la preuve de la très grande fragilité de la littérature jeunesse par rapport aux valeurs. Une fragilité tout aussi présente en 1991 qu'elle ne l'était en 1960.

Bibliographie

1. N'ont été retenues que les productions d'une certaine longueur:
BENOIT, Pierre. *Le marchand de la Place Royale*. Collection Rêve et Vie. Montréal, Fides, 1960, 157 p.
ESTRIE, Robert d'. *Six de La-Rochelle-Jaseuse*. Collection Le beau risque. Montréal, L'Atelier, 1960, 159 p.
FORTIN, Charles-Henri. *Les aventures de Pierre*. Collection Petit Jaseur. Québec, Centre Pédagogique, 1960, 96 p.
FOURNIER, ROSELYNE. *Plume d'argent*. Collection Petit Jaseur. Québec, Centre Pédagogique, 1960, 96 p.
GRÉGOIRE-COUPAL, M.-A. *Des yeux noirs, des yeux bleus*. Collection Rose des vents. Montréal, Beauchemin, 1960, 93 p.
GRISÉ-ALLARD, Jeanne. *Un billet pour l'Espagne*. Collection Rose des vents. Montréal, Beauchemin, 1960, 123 p.
LAPLANTE, Germaine. *Sans-souci*. Collection Rêve et Vie. Montréal, Fides, 1960, 106 p.
MERGLEN, Albert. *Les deux éclaireurs de l'Ohio*. Collection Alouette des jeunes. Montréal, Fides, 1960, 143 p.
SAINT-GEORGES, Albertine. *Les vacances de Chantal*. Collection Belles aventures. Montréal, Rayonnement, 1960, 78 p.
THÉRIAULT, Yves. *La loi de l'Apache*. Collection Les ailes du Nord. Montréal, Beauchemin, 1960, 59 p.
THÉRIAULT, Yves. *L'homme de la Papinachois*. Collection Les ailes du Nord. Montréal, Beauchemin, 1960, 62 p.
TRUDEL, Réjeanne. *Pépé à Québec*. Collection Petit Jaseur. Québec, Centre Pédagogique, 1960, 96 p.
2. GRISÉ-ALLARD, Jeanne. *Un billet pour l'Espagne*.
3. GRÉGOIRE-COUPAL, M.-A. *Des yeux noirs, des yeux bleus*.
4. THÉRIAULT, Yves. *La loi de l'Apache*.
5. THÉRIAULT, Yves. *L'homme de la Papinachois*.
6. SAINT-GEORGES, Albertine. *Les vacances de Chantal*.